

MARC CHALLET

IL NE PLEUVRA PAS



Marc Challet

Il ne pleuvra pas

© Marc Challet, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-7040-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Un grand merci à Cyrielle pour sa relecture professionnelle et sa disponibilité, ainsi qu'à Laura pour la réalisation de la couverture.

Prologue

Catherine, la sœur :

Samedi, jour de marché. Les gens entrent et sortent de la torréfaction qui vient de rouvrir. Dans cette petite ville de vingt-cinq mille habitants, l'Atelier Café est sur toutes les lèvres. On y vient, attiré par les effluves que l'on perçoit à cinquante mètres en amont et en aval de la boutique, mais aussi et surtout pour rencontrer la nouvelle propriétaire, Catherine, celle qui a fait 800 kms à pieds entre Saint-Jean-Pied-de-Port et Saint-Jacques-de-Compostelle. Déjà, certains habitués se reconnaissent, se disent bonjour, s'embrassent et discutent avec les nouveaux clients, médusés par l'atmosphère qui règne ici et qui se laissent volontiers entraîner dans une discussion joviale et sans arrière-pensée.

Ici, le nectar se déguste comme un plaisir suprême. C'est un arrêt sur image qui fige le bonheur simple de se retrouver, d'échanger, d'espérer, de croire, de vivre une parenthèse de bien-être et d'authenticité telle que le chemin le révèle.

Au fond du magasin, près des tables de dégustation, une ardoise sur laquelle est inscrite à la craie la pensée de la semaine : « *Nous avons deux vies. Et la seconde commence le jour où nous comprenons que nous n'en avons qu'une !* »

*

Marc, le frère :

À 2236 mètres d'altitude, au sommet de Croisse-Baulet qui surplombe mon village et offre l'un des plus beaux panoramas sur la chaîne du Mont-Blanc, j'assiste à cet instant magique où le soleil surgit à l'arrière de l'Aiguille Verte et vient colorer mon visage et les cimes environnantes de ses rayons dorés. Je suis seul et en communion absolue avec la nature. Je pense à toutes les personnes que j'aime, et je me dis que peut-être, le fait de penser à elles va leur permettre de recevoir un peu de ce que je ressens à cet instant, et illuminera ainsi leur journée.

Je repense aux paroles échangées hier soir avec une amie. Elle parlait de changer le monde, et voulait changer de vie.

— Que se passe-t-il sur ce chemin ? Que peut bien apporter le simple fait de marcher ?

— Le chemin ne nous apporte rien. Au contraire, il nous dépouille ! Il arrache, avec ou sans notre accord, le superflu et les artifices qui polluent notre existence, nos relations, nos engagements, nos certitudes. Quand il ne reste plus rien, on le découvre ! Peut-être même qu'on s'en souvient !

— Mais quoi ?

— Prends tes chaussures de marche et ton sac à dos, et pars !

7 mai 2015

Une fois... deux fois... dix fois ! Un petit malin de la sécurité routière aurait-il joué avec les feux pour qu'ils soient tous bloqués au vert ? Quelqu'un nous dégager la route, ça ne peut en être autrement ! Mais à qui devons-nous cette haie d'honneur ?

Nos sacs à dos dans le coffre de la voiture, nous sommes partis de Poitiers au lever du jour, direction Saint-Jean-Pied-de-Port. Près de cinq cents kilomètres de circulation tellement fluide que c'en est presque suspect ! Soit le ruban bitumineux se déroule devant nous jusqu'à l'horizon, nous laissant une visibilité totalement dégagée, soit les voitures s'écartent, comme si elles en avaient reçu l'ordre. À chaque fois que nous nous rapprochons d'un véhicule, il tourne, nous évitant de ralentir et d'avoir à le doubler.

— J'ai jamais vu ça ! s'étonne Catherine.

— Moi non plus ! En tous cas pas sur une aussi longue distance.

— Ah ! Regarde ! Ça ne va peut-être pas durer.

Devant nous, à quelques centaines de mètres, nous apercevons un camping-car, suivi de trois voitures !

— Je me disais ! La série ne pouvait pas continuer !

Mais voilà que deux d'entre elles tournent déjà. Restent une voiture et le camping-car ! À son tour, la voiture s'arrête sur le bas-côté. Quant au camping-car, il met son clignotant et ralentit, nous invitant à le doubler. C'est à peine croyable !

— On se croirait dans la voiture d'un officiel, dis-je à Catherine. Il nous manque les petits drapeaux au bout des ailes et les motos de la garde nationale pour nous escorter !

— De toute façon, c'est comme ça depuis trois mois ! Toutes les résistances tombent les unes après les autres !

*

Trois mois plus tôt - Janvier 2015

J'ai toujours pensé qu'un projet naissait dans l'imagination. Ce dimanche de janvier 2015, je m'aperçois qu'il peut aussi s'imposer dans ma vie, et comme un invité muni de sa propre intelligence, qu'il est capable de réveiller en moi une exaltation que je ne croyais plus revivre un jour. La chance que j'ai connue autrefois serait-elle de retour ?

Catherine et moi sommes frère et sœur, et nous nous entendons bien. Elle vit à Poitiers, je vis à Cordon, une station village de Haute-Savoie. Pour elle comme pour moi, l'année qui vient de s'écouler n'est pas la meilleure période de notre vie. Professionnellement, ma sœur se débrouille bien. Gérante de sa torréfaction, sa boutique tourne fort et son succès repose sur sa présence et son expérience. Après un mariage qui a tenu dix-huit ans et qui s'est clôturé par un divorce conflictuel ayant duré des années, elle a rebâti une vie à partir de rien. Cela fait maintenant douze ans qu'elle a rencontré celui qu'elle pensait être l'homme de sa vie et avec qui elle se voyait finir ses jours. Mais aujourd'hui, comme un disque rayé, le scénario se reproduit encore et sa vie affective part à nouveau en lambeaux. Ce qu'elle vit ne s'appelle plus une peine de cœur, mais une torture du cœur. Le corps physique tient encore, on se demande comment et pour combien de temps. D'une nature émotionnelle, elle sait particulièrement s'intéresser à autrui et accorder empathie, soutien et optimisme à celui qui en a besoin. Dotée d'un solide instinct, il lui manque en revanche parfois le recul qui lui permettrait d'analyser et de comprendre les situations. Elle fait souvent passer ses envies et ses besoins après ceux des autres, mécanisme qui ouvre la porte aux sentiments d'ingratitude et de frustration. Piégée dans une vie financièrement correcte, elle déploie une énergie phénoménale lorsqu'elle ouvre la porte de sa boutique pour afficher le sourire que tout le monde lui connaît et pour plaisanter avec les clients. Dynamique jusqu'à 19h, son visage reprend les traits tirés d'une insomniaque dès que le rideau est baissé. Commencent alors des soirées au cours desquelles elle sent la vie s'échapper inexorablement de son corps. Elle se voit encore assise au pied de son canapé, les yeux absents, en train de se balancer d'avant en arrière, et implorant : *S'il vous plaît, faites quelque chose ! Je ne tiendrai plus longtemps. Aidez-moi !*

*

De mon côté, c'est le vide affectif, le vide professionnel, et le vide financier. Je suis réflexologue et le nombre de mes consultations ne décolle pas. J'anime parfois des stages de développement personnel, mais je peine souvent à réunir un nombre suffisant de participants. Ce que je gagne couvre à peine mon loyer et je

suis constamment à découvert. Mais j'essaie de me rassurer en disant à tout le monde que je dispose du luxe des luxes : j'ai du temps !

Je pourrais appeler cette période le point central du sablier. Ma vie s'est rétrécie pour ne plus laisser passer qu'un mince filet d'énergie, et je m'attends d'un instant à l'autre à entendre Times'up¹ ! Il y a quelques temps encore, cela m'aurait généré des crises d'angoisse. À 40 ans, j'avais atteint les objectifs que je m'étais fixés plus jeune. J'étais amoureux et j'avais construit une vie de famille avec des enfants encore en bas âge. Alors agent immobilier, j'avais une bonne situation financière et je remboursais chaque mois les mensualités de notre appartement. Mes proches me parlaient régulièrement de la chance, omniprésente depuis ma naissance, et j'ai fini par accepter l'idée que la vie m'avait particulièrement gâté. Peut-être même trop ! Si de l'extérieur, tout m'avait réussi, intérieurement en revanche, il me manquait toujours quelque chose. Mon existence répondait parfaitement aux critères sociaux du bonheur, mais j'avais le sentiment que l'essentiel restait à venir. En 2004, je n'étais pas en Indonésie. Pourtant, à cette époque, un autre tsunami, sournois, a commencé à ravager ma vie. L'attrait pour une existence plus épanouie, plus créative, plus originale aussi, m'a poussé à prendre de mauvaises décisions. La chance qui m'accompagnait jusque-là a brutalement déserté mon existence. J'ai saboté ma vie et depuis je connais la honte de n'avoir jamais su rebondir. Pourquoi avoir désiré les vingt pour cent de bonheur manquants, alors que je possédais déjà les quatre-vingt restants ? Ne dit-on pas que le mieux est l'ennemi du bien ? En 2015, à 52 ans, je vis encore sur les débris de mon passé et je regarde le sablier qui écoule ses derniers grains. Et je n'ai même plus la force d'être angoissé.

À la différence de Catherine, mon système émotionnel est resté atrophié depuis mon enfance. Un certain nombre de situations m'a incité à ne plus faire confiance à mon ressenti. Privé de cet outil essentiel, j'ai déployé des efforts considérables pour tenter de satisfaire les attentes des autres, sans vraiment y parvenir. Je pouvais toujours penser à moi et concrétiser mes propres désirs, mais cela a toujours été sanctionné par une solitude encore plus pesante. Me réfugiant dans mon mental, seul espace de liberté où mon imaginaire pouvait s'en donner à cœur joie, j'ai préféré comprendre la vie, au lieu de la vivre ! *Va-t-elle débiter un jour ?*

*

25 janvier 2015

Lorsque Catherine m'appelle ce dimanche en fin de journée, sa voix n'est pas comme d'habitude. Contrastant avec le ton monocorde, résigné, et triste d'une femme qui voit sa vie et son avenir tomber en poussière, je surprends un très léger sursaut de joie. Je perçois néanmoins une certaine retenue, comme pour ne pas succomber à un enthousiasme qui pourrait n'être qu'un simple feu de paille.

— Je viens de tomber par hasard sur un film, il faut absolument que tu le voies !

— Ah bon ? C'est quoi ?

— Il s'appelle « *The Way, la route ensemble* » ! C'est avec Martin Sheen. J'adore cet acteur.

— Ça parle de quoi ?

— D'un type, d'un américain, la soixantaine, installé dans une petite vie bourgeoise. Il a un fils avec qui il est un peu brouillé. Il n'a presque plus de nouvelles de sa part, jusqu'à ce coup de fil de la gendarmerie de Saint-Jean-Pied-de-Port dans les Pyrénées où il apprend qu'il est mort lors de son premier jour de pèlerinage sur le chemin de Compostelle. Il part chercher son corps, mais une fois sur place, il prend la décision de faire le chemin.

*

Je ne regarde jamais les films en streaming. Ma connexion est sans doute trop lente, ou alors mon ordi est trop vieux. Il plante tout le temps ! *Les sites de téléchargement ? Pfff, on fait comment ? Si je dois prendre un abonnement ou rentrer mes coordonnées, c'est hors de question ! Tiens, c'est un lien ça ? Ah mais c'est en train de charger là ?* Sans même savoir comment j'ai fait, le film est sur mon disque dur en quelques minutes. Je raccroche avec ma sœur en promettant de lui dire ce que j'en aurai pensé.

*

J'avais déjà entendu parler des gens qui, un beau jour, ressentent un appel. L'appel de la mer, l'appel du désert, l'appel de Dieu ! Je ne regarde plus le film, je regarde ma vie en superposition du film. À plusieurs reprises, des émotions me montent aux yeux et martèlent mon cerveau. Je ne le sais pas encore, mais il se passe quelque chose. Une scène en particulier fait vibrer chacune de mes cellules, le moment où il franchit la passerelle du départ. D'un coup, je me redresse du canapé, et me surprends alors à pointer l'écran du doigt : « *Ça ! Ça, c'est pour moi !* » Finalement, je crois que je n'ai jamais eu à prendre la décision